

Bernadette Alègre

Le cadeau de la Sirène

La première fois que le Vieux vit la Sirène, elle était attablée à la terrasse du café de la plage et elle regardait la mer, ce qui est assez normal pour une sirène. Elle contemplait l'océan et, dans ses yeux ; le Vieux vit qu'il y avait du naufrage. Il n'était pas spécialiste en sirènes mais en bateaux. Oui, pendant trente ans, il avait fait la rotation Marseille-Alger sur différents cargos et, si une traversée se présentait mal, il le savait. C'était le cas. Elle ressemblait à toutes les autres jeunes sirènes qu'il avait pu croiser. Évidemment, elle n'avait pas de jambes. Enfin, si. Mais, emmaillotées comme elles l'étaient dans le plaid, le Vieux comprit qu'elles lui étaient aussi utiles qu'une queue de poisson. Sentant le regard posé sur elle, la Sirène se redressa dans son fauteuil roulant : « Vous voulez ma photo ? » Le Vieux balbutia de vagues excuses et rappela son chien : « Milou ! Milou !... » .Milou était occupé, il partageait un croissant que la Sirène lui offrait par petites bouchées. Quand il ne resta plus la moindre miette, elle s'absorba à nouveau dans sa lecture qu'elle avait momentanément interrompue pour nourrir l'animal. Pour la forme, le Vieux gronda Milou et tous deux continuèrent leur promenade matinale.

Cela faisait maintenant presque deux ans qu'il avait trouvé ce chien derrière son portail. Dans un premier temps, il lui avait interdit l'accès du jardin, puis de la maison, puis du canapé, mais le projet de Milou était de dormir sur la descente de lit et ce n'était qu'une question de patience.

Il marchait sur le sable, la marée basse découvrait les rochers, le grondement régulier, infini de l'océan l'accompagnait, il se délectait de ce moment. Il regarda sa montre, il était trop tôt pour rentrer. Solange, sa femme, une adepte du balai et de l'aspirateur, n'aurait certainement

pas encore fini de traquer la poussière. En rentrant, il lui faudrait prendre les patins et la traversée de la salle à manger, tout en pas glissés, lui semblait quelquefois plus périlleuse que la route maritime reliant Marseille à Alger. Heureusement, ses copains du « Charles le Borgne » ne pouvaient se moquer. Depuis qu'il avait pris sa retraite, il n'avait revu personne et cela lui manquait. Solange était restée seule trop longtemps, elle avait souhaité se rapprocher de sa famille sur la côte atlantique. L'Atlantique ! Une vraie trahison pour quelqu'un comme lui né en Corse. Mais c'était la vie !

Le lendemain, il siffla le chien et ils partirent pour leur balade habituelle. Quand ils arrivèrent au niveau du café de la plage, Milou se souvint y avoir dégusté une excellente viennoiserie le jour précédent, il s'élança, ignorant les rappels à l'ordre. La Sirène était là, avec son livre, son thé, son pain au chocolat qu'elle s'empressa d'émietter dans la gueule de l'animal qui lui léchait délicatement le bout des doigts. A ce petit en-cas, elle ajouta quelques caresses ; Milou, conquis, se coucha au pied du fauteuil roulant. Son maître s'approcha pour accrocher la laisse au collier mais, sentant qu'il devait dire quelque chose, il montra du menton les deux jambes plâtrées qui dépassaient du jean de la jeune fille.

– Accident ?

– Oui... en scooter.

– Mm...

– Je ne sais pas quand je remarquerai... et, peut être, je boiterai.

Le naufrage qu'il avait vu dans les yeux, c'était donc ça ! Il eut envie de la reconforter. Va savoir pourquoi, il se mit à lui raconter l'accident qu'il avait eu lui-même sur le bateau. Son bras droit avait été brisé à deux endroits, lui expliqua-t-il. Elle l'écoutait. Quand il eut fini, elle passa une dernière fois ses mains dans le poil rêche de Milou. Les bracelets tintinnabulèrent, puis elle dit : « A demain »

On ne savait pas à qui elle s'adressait.

Bien sûr, ils furent au rendez-vous. Milou appréciait les friandises offertes qui le changeaient agréablement de la gamelle préparée par Solange. Au fil des jours, la rencontre sur la terrasse du café devint une habitude. Au début, ils n'échangèrent que des banalités puis, quand ils commencèrent à mieux se connaître, le Vieux lui raconta par bribes sa vie de mécanicien machine sur le cargo. Non, il n'attrapait pas des poissons comme elle l'avait cru, son travail

était beaucoup plus obscur : quand il était de quart, il surveillait les températures et les pressions d'huile et d'eau. « En été, lui dit-il, dans la salle des machines, il faisait souvent quarante degrés. Quarante degrés dans des vapeurs graisseuses ! », « Eh non, il n'y avait pas la climatisation », « Ah, ça oui, le bruit était infernal, on se parlait par signes ». « C'était l'enfer ! » dit la Sirène. Le Vieux réfléchit puis dit comme une évidence : « C'était mon travail ». Elle l'écoutait. Il était heureux d'évoquer sa vie sur le cargo. Dans son élan, il se mit à la renseigner avec un luxe de détails techniques sur les pompes à eau douce, à eau salée, les filtres à gasoil, à huile jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'elle avait sorti d'une trousse en plastique rose une lime à ongles et un flacon de vernis, et, à présent, le bout de ses doigts ressemblait à ces petits coquillages nacrés qu'il écrasait quelquefois sous ses chaussures. Elle agitait les mains pour accélérer le séchage du vernis, les bracelets s'entrechoquaient. Elle était très loin du compresseur d'air automatique qu'il s'apprêtait à lui décrire. Décontenancé, il se leva et dit que Solange l'attendait. Le jour suivant, à sa grande surprise, la Sirène reprit la conversation exactement là où il l'avait laissée la veille, c'est-à-dire près du compresseur. Cependant, elle lui avoua que les moteurs ne la passionnaient pas ; ce qui l'intéressait, c'était de savoir comment il vivait à bord. Elle lui posa mille questions qu'il trouvait quelquefois saugrenues, des questions de filles, quoi ! Est-ce qu'il avait eu peur de couler ? Est-ce que les vaches qu'il transportait dans les entreponts (comme il le lui avait raconté), oui, est-ce que les vaches avaient le mal de mer ? Et, s'il tombait malade pendant la traversée, qui le soignait ? Et d'autres questions qu'il ne s'était jamais posées personnellement. Flatté de l'intérêt qu'elle lui portait, il s'efforçait de répondre avec précision mais, souvent, il se laissait emporter dans des digressions à n'en plus finir.

« Non, lui dit-il, pour un équipage de trente-deux personnes, il n'y avait pas de médecin... » Et le voilà à essayer de se rappeler le nom des six matelots, des trois mécanos, de l'électricien, du commandant, des quatre officiers, du radio, du novice... Ah oui ! Le novice, c'était le gamin des voisins ; il était bien jeune, le malheureux, mais pas autant que son père à lui qui avait embarqué sur « la Circacie » à l'âge de onze ans.... C'était parti... Elle l'écoutait. Elle savait très bien écouter et, lui, il savait très bien raconter même s'il se perdait un peu dans la narration minutieuse de sa vie à bord.

Elle avait tout son temps, assise sur cette maudite chaise roulante. Elle était venue passer sa convalescence chez sa tante qui tenait le café, elle ne connaissait encore personne. Et le petit chien était si craquant... C'est comme ça que commença leur histoire d'amour à tous les trois. Un matin, alors qu'il regardait des gamins jouer sur la plage, la Sirène lui demanda s'il avait

des enfants, il chercha son portefeuille dans la poche de sa vareuse et en sortit avec précaution un télégramme vert mangé par l'usure. Il le lui tendit, elle lut : « Heureuse délivrance d'un très beau garçon. Caresses. Solange. » Il l'avait reçu le 27 octobre 1959 à Alger. « La traversée du retour fut interminable, lui dit-il, une tempête nous retarda en mer ; quand, enfin, on accosta à Marseille avec douze heures de retard, j'avais déjà bien fêté la naissance sur le navire ».

Il omit quelques détails pas très glorieux, en particulier, le fait qu'une fois à quai, il avait dû relire le télégramme pour se rappeler s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille ! Il rangea avec soin le document défraîchi et pensa à Solange qui avait écrit « caresses », mais c'était avant qu'elle ne devienne amie avec l'aspirateur.

Il arriva qu'il dut garder la chambre, son rhumatisme le faisait trop souffrir, le rendez-vous sur la terrasse lui manqua. Quand il réapparut, quelques jours plus tard, en boitant, la Sirène lui fit un grand signe joyeux de la main. La tante qui, au début, avait un peu pincé les lèvres en le voyant s'installer près de sa nièce, avait fini par reconnaître que sa présence était bonne pour le moral de la petite. Quelquefois, elle les entendait rire sur la terrasse. « Et, tu sais, lui disait-il (il la tutoyait à présent) j'ai tourné dans un film, ça s'appelait « Les révoltés de la Danaë », j'étais pieds nus et je frottais le pont, les copains me jetaient des seaux d'eau pour faire le mauvais temps ».

– Ah, c'est trop top ! dit la Sirène.

– Trop top ? répéta le Vieux sans comprendre.

Elle éclata de rire et décida d'un jeu : ils échangeaient leur vocabulaire. Elle apprit la différence entre « tangage » et « roulis », il sut placer dans la conversation « Mortel » ou « Ça le fait ». Bientôt, elle ne confondit plus la poupe et la proue, il disait avec la bonne intonation « Ça kiffe grave ».

– Ce jour-là, il était question de « teuf », (« teuf » qu'il avait troqué contre « timonerie »). Une fête où elle ne pouvait se rendre. Une amie fêtait son anniversaire dans une villa éloignée de dix kilomètres, la soirée serait costumée. Hélas, la saison étant commencée, la tante ne pouvait l'y conduire. Le vieux en parla à Solange qui décida de prendre les choses en main. « Dix kilomètres dans la camionnette, tu peux encore faire ça pour cette gamine qui est bien gentille d'écouter tes élucubrations tous les matins ».

– Et ma tenue ? dit la Sirène.

Solange lui promet une surprise. Puisque son mari la surnommait affectueusement « la Sirène », eh bien, elle serait... une sirène. Elle acheta sur le marché un tissu lamé avec des reflets verts et gris, ressortit sa machine à coudre et tailla dans l'étoffe une espèce de sac qui se terminait par une nageoire. Le tout s'attachait à la taille par une ceinture dorée. Le costume se complétait par un diadème serti de petites étoiles de mer. Quand la Sirène vit le déguisement, elle fut atterrée mais Solange s'était donné tant de mal qu'elle cacha ses jambes dans la nageoire en essayant de faire bonne figure. Elle échappa au diadème : Milou l'avait rongé comme un os. Le soir de la fête, le Vieux, Solange, la Sirène et Milou embarquèrent dans la camionnette. Quand ils débarquèrent, dix kilomètres plus loin, de la musique de sauvages s'échappait des fenêtres ouvertes de la villa. Des jeunes, costumés, s'interpellaient bruyamment. Une voix moqueuse cria : « Hé, venez voir ! Une meuf déguisée en sardine ! ». La Sirène souhaita à ce moment précis que la terre s'ouvre et l'engloutisse. Pendant ce temps, le Vieux expliquait à sa femme ce qu'était une « meuf », (« meuf », échangé contre « gîte »). Dans l'embrasement de la porte, se dessina la silhouette d'un Viking blond. Au milieu des rires et des exclamations, il souleva la Sirène dans ses bras et la porta dans la maison. Contre toute attente, la Sirène s'amusa beaucoup cette nuit-là.

L'été passa. Elle se déplaçait à présent avec deux cannes, le Vieux constatait ses progrès chaque jour, il se réjouissait de la voir récupérer l'usage de ses jambes. En septembre, elle rentrerait à Paris. Cette idée lui serra le cœur, cette amitié inattendue lui avait fait beaucoup de bien et il savait déjà qu'elle allait lui manquer. Souvent, il l'accompagnait sur la plage quand elle faisait « sa balnéo », comme elle disait. Elle offrait ses jambes martyrisées aux vaguelettes de bordure pendant que Milou courait derrière les mouettes, et, lui, il oubliait son rhumatisme. Chaque fois qu'il le pouvait, le Viking les escortait. Depuis le soir de la fête, il ne ratait jamais une occasion de faire une petite visite.

Le jour du départ arriva. La veille, elle lui avait dit : « Je vous ai préparé un cadeau » mais elle avait oublié de le lui remettre. Il l'embrassa sur les deux joues, ils firent un dernier échange.

Elle lui donna : « T'es relou ! », il lui offrit : « La route à tenir la bouée par six quarts à bâbord ». Le Viking, qui était là, demanda : « Tu reviendras ? ». La voiture s'éloigna. Elle était partie.

– Faut que j’y aille, dit le Viking, j’ai des ennuis avec le moteur du bateau.

Il était marin-pêcheur en réalité.

– Je peux vous donner un coup de main si vous voulez, je m’y connais un peu, proposa le Vieux.

Un peu plus tard, sur le bateau, le Viking s’essuyait les mains pleines de cambouis à un chiffon sale.

– Ça tourne rond, je crois, dit-il. Et si on se faisait un petit casse-croûte ?

Il disparut dans la cabine et revint avec du pain et la moitié d’un saucisson. Milou se mit à saliver. Le Vieux cherchait son couteau dans sa poche quand ses doigts rencontrèrent une feuille pliée en quatre. Il reconnut l’écriture de la Sirène.

« Excusez-moi, je n’avais pas de papier assez grand pour envelopper mon cadeau. Il débordait de partout. En fait, ce n’est pas mon cadeau mais celui du Viking. Il vous offre son amitié. (Il ne le sait pas encore...)

P.S. : Quand vous irez pêcher en mer tous les deux, n’oubliez pas de me donner de vos nouvelles ».